

A l'institution des Ursulines de la Vierge Fidelis de Vilvoorde, on disait d'une Magda âgée de cinq ans, qu'elle était agréable, et déjà très mûre, capable de jouer du piano et d'apprécier de visiter un musée en compagnie d'une enseignante. Parce qu'il fallait commencer à tromper son monde en flattant ceux qui détenaient le pouvoir, ne serait-ce qu'en leur donnant le sentiment de pouvoir éprouver quelque chose pour eux, tout en respectant ce qu'ils étaient et leurs affinités. Ce comportement de la fillette lui vaudra d'être très vite remarquée et de se distinguer des autres petites pensionnaires. Il est probable que Magda soit restée plusieurs années dans cet institut catholique de Vilvoorde, et au moins jusqu'à sa communion, avant de trouver à gagner un autre institut situé près du nouveau domicile bruxellois d'Auguste et Richard Friedländer. Jusqu'à son départ de Bruxelles pour Berlin, en 1914.

C'est dans cet autre institut que Magda aura l'occasion de poursuivre ensuite sa quête de savoir, seule, le soir, dans la cabine d'un grand dortoir, derrière les rideaux bordant son lit. A l'abri du regard des autres et en apprenant à imposer à son corps, des choses que le monde des bien-pensants estimait défendues. A plus forte raison au cours de ces années-là ! En étouffant ses cris, et, tout en restant aux portes de ce qu'elle estimait admissible, ayant le sentiment de s'embarquer pour des univers autrement plus épanouissants que ne l'était la triste existence à laquelle elle était confrontée depuis sa venue au monde. Un monde de véritable castration au sein d'un environnement où le mensonge était monnaie courante et où l'on faisait semblant, de peur de choquer des opinions trop souvent conventionnelles. Un monde où tout poussait à mentir et où l'intimidation des plus jeunes était un moyen de mieux les tenir en laisse. D'autant que la petite Magda était déjà en révolte. Du moins s'il faut en croire certains observateurs.

Sans être vraiment malheureuse, pourquoi aurait-il fallu qu'elle réprouve ce qu'elle ressentait et qu'elle mette un terme à de tels besoins de liberté ? Qu'elle n'admette pas des penchants ne demandant qu'à être mieux cernés pour qu'elle comprenne ce qui était en elle et qui, à force d'être réprimés, l'amenaient à brûler de l'intérieur ? Surtout dans un monde monacal où l'on forçait justement les petites pensionnaires à se baigner à jeun dans une eau froide¹, dès les premières heures de la journée, en leur refusant la possibilité d'enlever leur chemise de nuit, certainement afin d'éviter toute concupiscence et que les gamines s'amusaient à faire des comparaisons hasardeuses entre elles. L'ex Auguste Friedländer racontera, toujours en 1952 à *Schwäbische Illustrierte*² comment elle s'était organisée afin de faire parvenir à sa fille quelques morceaux de chocolat, que celle-ci croquait avant d'entrer dans l'eau froide pour éviter de défaillir.

La jeune fille, ne se liant pas facilement à cause d'un manque évident d'empathie, venait de se découvrir une certaine sensualité à douze ou treize ans. « Elle était intelligente, active, douée et précoce ». C'est du moins ce que disaient d'elle ceux qui l'encadraient ! Bien qu'entre deux *ave* et trois *pater*, on n'eût pas forcément parlé de ressentis contraires à la bienséance, ni de masturbation³ quand on reconnaissait avoir commis des péchés et, pire, d'en avoir tiré un sentiment de bien-être.

Passionnée par « l'art d'avoir toujours raison », elle avait, dira-t-on, un goût pour Schopenhauer, glorifiant au passage, bien plus la volonté que la raison. Mais la raison, la gamine en était-elle déjà suffisamment pourvue, elle qui dévorait des quantités d'ouvrages afin d'obtenir des réponses à ses multiples interrogations ? Au détriment d'autres activités ?

¹ Ce sera vrai à l'institut de Bruxelles.

² Dans un opuscule intitulé : « Ma fille Magda Goebbels ».

³ Cela n'a jamais été évoqué jusqu'ici mais cela se réfère aux observations plus retenues formulées dans d'autres travaux.

En tout cas, et la suite le prouvera, il fallait savoir se faire violence au nom d'une volonté clairement affichée, et écarter ce qui aurait pu être ou était gênant. Tout en se rapprochant de l'autorité en place et des responsables de l'institut catholique, ou des enseignantes. Cette dévotion face aux plus puissants, qui avaient forcément raison, et une haine à l'égard des plus faibles n'ayant qu'un seul tort, celui de l'être, ont, semble-t-il, trouvé un fondement au cours de ces années-là. L'ambassadeur de France en Allemagne nazie André François-Poncet, après avoir croisée Magda Goebbels à une reprise en 1932, reconnaîtra devant la journaliste Bella Fromm qu'il n'avait jamais vu chez une femme des yeux et un regard aussi froids ». C'est dire si la dame en question était loin de l'image chaleureuse qu'elle brûlait de donner d'elle en société en usant de tous ses charmes et en ayant recours sur la fin à la présence près d'elle des six enfants qu'elle avait mis au monde, plus pour des raisons de propagande orchestrée par son diabolin d'époux, que parce qu'elle avait envie d'avoir autour d'elle plusieurs enfants de lui ! Car, que n'aurait-elle pas fait au nom de la propagande nazie ?

C'est d'ailleurs au sein de ce pensionnat des Ursulines que lui seront enseignés le maintien ou le contrôle de soi, ainsi que la façon de faire face aux peurs que l'on est censé éprouver face à la difficulté. Ne fallait-il pas apprendre à bien se tenir en société, sans appeler à l'aide à chaque instant ? Question d'orgueil.

Alors que le couple Friedländer vivait dans une maison flamande de la Hortensienallee d'une très coquette banlieue bruxelloise, la petite famille sera contrainte comme d'autres ressortissants allemands de quitter la Belgique à la fin de l'été 1914 dans des conditions pour le moins difficiles. Il fallait y voir là les conséquences d'une offensive allemande brutale en Belgique dès le début de la guerre. Le déferlement d'un million de soldats allemands sera la cause, dès le début des hostilités, de pillages, d'incendies et de viols dont sera victime la population belge.

Cette vague haineuse et anti-allemande dans le pays verra la famille Behrend regagner l'Allemagne, entassée au beau milieu d'exclus, et pendant plusieurs jours sur la fin de leur périple, dans un wagon à bestiaux⁴ pareils à de vulgaires criminels. Un événement marquant profondément une adolescente qui n'avait alors que treize ans et qui sera un peu plus tard, selon toute vraisemblance, à l'origine de son mépris pour un « père » dont on avait mis sous séquestre la plupart des biens, et qui n'avait pas su trouver de quoi acquitter le prix de leurs billets de train. Elle qui avait longtemps accepté de lui sa complicité et sa tendresse, et qu'il lui enseigne l'hébreu.

A Berlin, où ils occuperont quelque temps une pièce dans une villa de la Hollenstraße, sans pouvoir y préparer de vrai repas, la gamine sera confrontée à une véritable période de misère. Durant son existence, elle s'efforcera ensuite d'oublier le cauchemar vécu, ponctué de semaines et de semaines de disette. Passeront ainsi environ deux mois, qui verront Magda n'attendre qu'une seule chose, celle de pouvoir enfin gagner son nouvel établissement scolaire, afin d'échapper à un tel cadre.

⁴ La biographe Anja Klubunde évoque l'absence de moyens financiers pour justifier ce voyage entrepris en grande partie dans ces wagons à bestiaux, un déplacement pris en charge par les autorités allemandes.